

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
 - Pages damaged/
Pages endommagées
 - Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
 - Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
 - Pages detached/
Pages détachées
 - Showthrough/
Transparence
 - Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
 - Continuous pagination/
Pagination continue
 - Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from:
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
 - Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
 - Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>									

JOURNAL POUR TOUS.

“ La lecture est le premier des plaisirs. ”

Vol. 1.

OTTAWA, 10 AVRIL, 1879.

No. 33.

L'HONNÊTE HOMME.

“ Emile, murmura-t-il, Emile ! mon enfant ! ” Le jeune homme accourut auprès de son père, qui pour la première fois depuis sa chute donnait quelques signes de raison.

“ Te voilà près de moi ! te voilà de retour ; viens, que je te presse sur mon cœur. ” Il jeta un cri perçant, car une souffrance horrible et subite l'avait saisi au mouvement qu'il avait voulu faire pour tendre les bras à Emile.

Alors l'infortuné, qui ne se rappelait ni sa chute ni ses souffrances un instant suspendues, retomba, par la violence de la douleur, dans le délire, qui ne le quitta plus de la nuit. Jugez si cette nuit fut longue et terrible pour le pauvre Emile ! Assis au chevet de son père, témoin des mouvements convulsifs dans lesquels se tordait le malade, il s'attendait de minute en minute à le voir expirer au milieu de souffrances inouïes. Penché sur le lit de l'agonisant, il écoutait avec effroi les paroles incohérentes que le délire arrachait à ce dernier ; il épiait l'instant favorable pour présenter à ses lèvres brûlantes un breuvage qui les rafraîchit... Il ne s'arrachait à des soins si chers et si douloureux que pour aller rassurer sa mère et ses sœurs ; sa mère bien malade elle-même et succombant sous tant de coups terribles ! ses sœurs éperdues et ne sachant que pleurer et prier !

Cette nuit cruelle fut suivie d'une journée non moins cruelle et non moins agitée d'alternatives de désespoir et d'espérance. Près d'une semaine s'écoula de la sorte sans que le médecin osât compter sur la moindre chance de salut. Enfin, un matin, son front douloureusement plissé, et qui devenait toujours plus sombre en s'approchant de monsieur Dorvilliers, s'épanouit ; et tendant avec effusion la main à Emile :

“ Mon enfant, votre père vivra, lui dit-il.

— Oh ! merci, mon Dieu, merci ! ” s'écria le jeune homme. Et il se jeta dans les bras du médecin, et il accourut, les yeux pleins de larmes, apprendre cette nouvelle inattendue et trois fois plus heureuse à sa mère et à ses sœurs.

Le médecin témoin de leurs témoi-

gnages de joie, cherchait à les tempérer plutôt qu'à leur donner un libre essor. Cette contrainte n'échappa pas à Emile, qui en demanda l'explication au docteur. Celui-ci passa son bras sous le bras de son jeune ami, l'emmena dans une chambre voisine, et là, s'asseyant devant lui :

“ Mon enfant, je vais vous porter un coup bien rude ; armez-vous donc de toute la force, de toute la résignation dont vous êtes capable.

— Vous m'avez donc trompé ? mon père ne vivra point ?

— Votre père vivra : mon enfant, l'état dans lequel il se trouve ne laisse et ne peut laisser aucune inquiétude sur sa vie... mais, écoutez-moi, mon cher Emile ; rappelez-vous les paroles que je vous ai dites dans le jardin le jour du funeste événement. Eh bien ! ma triste prédiction ne s'est que trop réalisée ; votre père vivra, mais estropié, mais condamné à d'incalculables souffrances, mais dans l'impossibilité de quitter son fauteuil et de reprendre jamais ses travaux... Bien plus, hélas ! je crains que sa raison altérée par de si graves secousses ne retrouve jamais sa vigueur première, et que, semblable à ses forces physiques, toutes ses facultés ne se bornent désormais à une existence végétative et incomplète.

— Mon Dieu ! que me dites-vous là ? mon ami. Depuis quinze jours, hélas ! j'avais presque oublié vos prédictions menaçantes... Mon pauvre père ! mon pauvre père !

— Il n'est pas le plus à plaindre, mon enfant, puisqu'il ne sentira que d'une manière incomplète l'étendue de son malheur. Ceux qui méritent vraiment de la pitié, c'est votre mère, ce sont vos sœurs, Emile, qui vont rester sans fortune, sans ressources.

— Que dites-vous là ?

— Oui, mon ami, l'établissement de tanneur que votre père, grâce à une intelligente activité, rendait prospère, va tomber dans un discrédit et dans une ruine inévitables, faute d'une volonté ferme pour le diriger et le valoir.

— Mais on peut le vendre.

En supposant que l'on trouvât de suite des acquéreurs, mon cher Emile, jamais le prix que l'on en recevrait ne pourrait suffire aux besoins si modestes d'ailleurs de votre famille. Habilement et laborieusement exploitée, la tannerie rapporte de trois à

quatre mille francs par an ; on ne la vendrait pas dix mille.

— Que faire donc ? quel parti prendre ? car il me faudra quitter Cambrai dans quelques jours, il me faudra me rendre à l'École Polytechnique. J'ai reçu ce matin une lettre du ministère qui m'annonçait officiellement ma nomination et me donnait l'ordre de me trouver à Paris avant quinze jours.

— Vous pouvez partir, mon enfant, rien ne vous retient. Le legs que vous a fait, il y a trois ans, votre marraine, vous permet de payer et votre trousseau et le prix de la pension de l'École. Pour vous, aucune inquiétude ne se présente ; votre avenir se déroule naturellement devant vous ; votre vie se trouve toute tracée ; avec du travail et de la conduite, vous serez heureux. Mais votre mère ? mais vos sœurs, Emile ! Pendant que rien ne vous manquera, pendant que vous vous préparerez une existence brillante et douce, elles, sans consolateur, sans appui, il leur faudra vivre du travail de leurs mains près du lit d'un vieillard impotent ! Il leur faudra subir les humiliations qu'amène avec elle la misère, n'importe sa cause !

— Mais que faire, mon Dieu ! par quels moyens les sauver ? Je donnerais ma vie pour le prouver.

— Si vos paroles sont sincères, si vous le voulez réellement, si vous êtes prêts à ne reculer devant aucun sacrifice, mon cher Emile, vous pouvez conserver à votre famille le bien-être dont elle jouit et l'augmenter encore.

— Mais que faut-il donc faire pour cela ?

— Vous mettre à la tête de la tannerie, renoncer à l'École Polytechnique et à la carrière qu'elle vous ouvrirait.”

Emile, à ces paroles, faillit tomber, tant le coup dont elles le frappaient lui était rude et fatal.

“ Oui, mon ami, continua le médecin ; je le sais, c'est un sacrifice immense ; c'est renoncer à des rêves caressés pendant quatre ans et prêts à devenir des réalités ; c'est perdre quatre années d'un travail persévérant et assidu ; c'est échanger une carrière brillante contre une vie laborieuse, obscure, et sans charmes pour l'amour-propre. Mais en compensation, vous recevrez de Dieu cette satisfaction qui tient des joies du ciel, et qui remplit

le cœur de l'honnête homme lorsqu'il a su courageusement accomplir un grand devoir. Songez, mon enfant, qu'il y va de la destinée, du pain de votre mère, de vos sœurs et de votre père infirme à jamais."

Emile pleurait à chaudes larmes : le docteur lui prit doucement les mains, qu'il serra dans les siennes.

Quand la douleur du jeune homme se fut exhalée en sanglots et qu'il se sentit moins accablé, le médecin reprit :

"Ne me répondez point maintenant, Emile ; je ne veux point obtenir de vous par surprise un acte qui doit être le fruit d'une détermination grave et mûrement réfléchie. Si vous ne vous ne vous sentez point la force d'accomplir ce que je demande de vous, partez ! Un pareil sacrifice, fait à contre-cœur, vous rendrait à jamais malheureux, vous et votre famille. Dans cette hypothèse, vendez la tannerie de suite, et placez le plus avantageusement possible pour les vôtres la petite somme que vous obtiendrez de cette vente.

"Dans le cas contraire mettez-vous à l'œuvre sur-le-champ. Croyez-moi, les premiers jours vous seront pénibles ; mais vous ne tarderez point à vous apercevoir que tout cela est plus décourageant de loin que de près. Il vous faudra de la force, sans doute, beaucoup de force, mais moins que vous ne le supposez, j'en suis sûr. Du reste, si vous avez jamais besoin d'un conseil, si même la petite fortune d'un vieux ami pouvaient un jour, dans un moment difficile, vous être de quelque utilité, comptez sur moi.

"Adieu, je vous reverrai demain, et n'importe la résolution à laquelle vous vous arrêterez, mon cher Emile, je n'en serai pas moins votre ami dévoué."

Lorsque Emile se trouva seul, on peut se figurer les émotions qui l'assaillirent et les incertitudes qui l'agitèrent.

En effet, dans ses idées de dix-huit ans, renoncer à l'uniforme d'officier du génie ou à l'épée d'ingénieur des ponts et chaussées pour ceindre le tablier du tanneur, pour se résigner à des travaux presque mécaniques, pour s'astreindre aux calculs d'un commerce de détails, pour prendre place à un comptoir, voilà ce que la nécessité semble exiger de lui. Adieux à la position que devait lui donner dans le monde son titre ! Adieux à la réputation que pouvaient lui valoir de grands et difficiles travaux conçus avec talent et entrepris avec bonheur ! Adieux aux récompenses nationales, aux décorations qui l'attendaient presque infailliblement... Non, il ne renoncera point à tout cela ! Il partira pour Paris ! Il entrera à l'École ! Il suivra sa vocation...

"Emile ! Emile ! cria dans ce moment une voix souffreteuse et plaintive : Emile ! mon enfant !"...

Emile courut au chevet de son père qui l'appelait pour qu'il lui rendit un de ces services tendres et caressants auxquels le jeune homme avait habitué le vieillard.

"Merci, mon fils, balbutia ce dernier, dont le visage, affaibli par la douleur, prit une expression de joie qui semblait presque lui rendre de l'intelligence, merci ! Je suis si bien près de toi ! Quand tu n'est pas là, je me sens plus malade.

—Emile est si bon ! murmura madame Dorvilliers en essayant une larme qui tombait sur ses joues.

—Aussi nous l'aimons comme il le mérite, de tout notre cœur," s'écria la plus petite des trois jeunes filles. Et toutes, quittant les ouvrages d'aiguille auxquels elles se livraient, vinrent se jeter dans les bras de leur frère, qui, vivement ému et pour se soustraire à leur caresses, s'arracha à leurs étreintes et courut se réfugier dans le jardin.

Cependant le vieux docteur n'était point sans inquiétude sur la décision que prendrait Emile : de cette décision dépendait toute l'existence d'une famille à laquelle il portait l'intérêt le plus vif et dont il était l'ami depuis quarante ans. Aussi, le lendemain matin, après une nuit où il ne dormit guère, commença-t-il ses visites de meilleure heure et ne tarda-t-il point à diriger ses pas vers la tannerie.

En approchant des ateliers qui dominaient sur la rue, il fut tout surpris de n'y entendre que les bruits nécessités par le travail et de n'y plus remarquer l'agitation et le désordre que l'on y voyait régner depuis la maladie de monsieur Dorvilliers... Tout avait repris son aspect accoutumé ; chacun était à la besogne, silencieux, laborieux et attentif.

Le docteur eut bientôt trouvé le mot de cette énigme... Alors un poids pesant sembla s'ôter de sa poitrine et lui permettre de respirer en liberté ; aussi fut-ce joyeusement qu'il agita la sonnette de la porte et qu'il entra dans la maison. Au lieu de se rendre d'abord chez le malade, il alla droit à l'atelier... Là, il trouva Emile en veste et en tablier, les pieds dans de gros sabots, dirigeant les ouvriers, donnant les ordres et se faisant obéir des moins dociles, quoiqu'il leur parlât avec douceur.

Quant il aperçut son vieux ami, ému jusqu'aux larmes et le considérant, plongé dans une sorte d'admiration, il vint à lui, et lui tendant la main :

"Êtes-vous content ? demanda-t-il.

—Oui, mon enfant, oui ! je suis content ; je t'aime, je t'admire, je te bénis ! car tu as rempli tes devoirs

d'honnête homme et de fils, car tu as tout sacrifié au bonheur de ta famille. Va, mon enfant, sois-en sûr, je comprends toute l'étendue, toute la générosité de ce que tu as fait. Dieu te bénira comme je te bénis !

—Cher, docteur, la lettre par laquelle je renonce à mon admission à l'École, la voilà ! Je vous la remets, faites-la partir... Puis allons voir mon père, allons rejoindre ma mère et mes sœurs ; car j'ai besoin d'être près d'eux en ce moment, ajouta-t-il, pâle et dans une émotion difficile à décrire. Allons, venez, mon ami, car sans cela je me mettrais à pleurer comme un enfant."

Le vieillard suivit Emile.

"Eh bien ! dit madame Dorvilliers, vous savez, docteur, qu'Emile a reçu l'avis officiel de son admission à l'École Polytechnique ? C'est un grand bonheur pour lui, une douce consolation pour nous, au milieu de tant de chagrins. La seule chose qui nous afflige, c'est de nous séparer de lui ; c'est de le voir s'éloigner.

—Eh bien ! madame, rassurez-vous ; Emile ne vous quittera point.

—Est-ce possible ?

—Quel bonheur ! s'écrièrent les trois jeunes filles.

—Emile, madame Dorvilliers, veut ôter à son père les fatigues de la direction des ateliers et les préoccupations d'un commerce trop fatiguant pour un malade dont la guérison est encore bien éloignée peut-être."

Pendant ce temps-là, madame Dorvilliers considérait son fils et ne devinait que trop, en voyant sa pâleur, toute l'étendue de sa généreuse abnégation de lui-même.

"Emile, lui dit-elle, mon bon, mon noble enfant, sans tes sœurs, je ne consentirais jamais à ce que tu veux faire : mais pour elles, mon fils, pour ces pauvres petites, accomplis le pieux dessein que Dieu t'inspire ; dévoue-toi, ne pars point !

—Partir ! balbutia le malade, partir ! Qu'est-ce qui parle de partir ? Je ne veux pas que tu partes ; je veux que tu restes près de moi ; je ne veux pas que tu me quittes. Que deviendrais-je sans toi ?"

En bégayant ces paroles, il prenait dans ses mains tremblantes et faibles les mains d'Emile ; il l'attirait vers lui avec une sorte de terreur, comme si quelque puissance magique allait le lui enlever.

"Jamais, mon père, jamais !... Je ne vous quitterai jamais !" répondit le jeune homme. Puis se tournant vers le médecin : "Docteur, lui dit-il, vous devez sans regret, à présent, faire partir ma lettre ; je me sens la force d'accomplir mon devoir avec résignation, avec force. Adieu ! je vais à mes ouvriers

—Brave jeune homme ! murmura le vieillard.

—C'est un ange ! ajouta madame Dorvilliers en joignant ses mains comme pour remercier Dieu.

—Mon frère ! mon frère ! tu t'en vas ainsi sans nous embrasser ? s'écrièrent les trois jeunes filles. Oh ! le vilain frère ! nous ne l'aimons plus."

Emile s'arracha de leurs étreintes pour aller surveiller ses ouvriers, qu'il étonnait par sa fermeté, son intelligence et son esprit de justice ; il se gagna dès le premier jour l'affection de ses hommes en leur donnant l'exemple du travail et en les traitant sans morgue comme sans familiarité.

Le soir, à souper, repas que partagea le vieux médecin, Emile n'était plus pâle et il divisait avec une gaieté qu'on ne lui avait point vue une seule fois depuis son retour de Douai.

Car un devoir difficile, car un grand sacrifice semblent plus pénibles de loin qu'en réalité. De près, on s'étonne presque toujours de voir deux, simple et facile à faire ce que l'on redoutait comme terrible et douloureux.

II

INTÉRIEUR DE FAMILLE.

Lettre de Georges Valentin à Emile Dorvilliers.

Dunkerque.

En vérité, mon cher Emile, je ne puis assez t'admirer. Le parti que tu prends est digne d'un garçon de cœur et d'un fils tendre et dévoué, comme je t'ai toujours connu. Mais néanmoins, je l'avoue, tu me causes autant de surprise que d'admiration. Renoncer ainsi à une carrière certaine et intellectuelle, pour se résigner à une vie, sinon pauvre, du moins mécanique et obscure, quel courage il faut pour accomplir un pareil sacrifice ? Cependant, mon ami, je te le répète, tu as bien fait, et je t'admire.

Quant à moi, mon ami, je pars dans quelques jours pour Paris et pour l'École Polytechnique... Dois-je te le confesser ?... Eh bien ! si ce n'était la honte de me démentir moi-même et de paraître reculer devant le but que j'ai poursuivi, en dépit de tous, et malgré l'opposition de mes parents, je préférerais, aujourd'hui, aller faire mon droit et devenir d'abord un avocat, et ensuite un magistrat, plutôt que de passer encore sur les bancs quatre longues années d'une vie qui ressemblerait singulièrement à la vie de collège. Mes vacances ont été si joyeuses, tant de plaisirs ont accompagné mon entrée dans le monde que je me repens d'avoir, par mon obstination, retardé pour longtemps, encore mon émancipation véritable. Etudiant en droit, je serais libre ; élève de l'École Polytechnique, je redeviens écolier. Or, mon cher Emile,

c'est une pensée bien pénible que celle de songer qu'on va renoncer à tous ces bals, à tous ces spectacles, à tous ces plaisirs dont on m'entoure, et et qui semble pour ainsi dire naitre sous mes pas.

(A continuer.)

—:o:—

HYGIÈNE DE LA FAMILLE

Nutrition

ALIMENTS HYDROGÈNES-CARBONÉS
Suite

Les carottes, les betteraves, les raves et autres légumes du même genre, sont très-hygiéniques et d'une digestion facile. Il en est de même des aliments amidonnés ; mais c'est une erreur de croire que le tapioka, le sagon, l'arrow-root sont meilleurs que la farine. Au contraire, ils sont moins nourrissants et moins digestes que la farine de froment.

Les légumes contiennent généralement des acides organiques et des sels minéraux ; elles doivent être associées avec des viandes parce que leur présence est indispensable pour faciliter la digestion des substances animales.

Les fruits se divisent en trois classes ; les acides sucrés, les huileux et les fruits féculents.

Dans la première catégorie, sont rangés les fruits aigres tels que les ananas, les poires, les pommes, les prunes, etc.

Il ne faut les manger que très-murs, contrairement à ce que, malheureusement, on laisse faire aux enfants.

Quand ils ne le sont pas tout à fait, on ne doit les utiliser que bouillis avec du sucre. Ces fruits conviennent mieux aux femmes et aux enfants qu'aux hommes, et surtout aux vieillards, qui ne doivent en user qu'avec beaucoup de ménagements.

Les fruits huileux tels que noisettes, amandes, noix, etc., se digèrent avec difficulté ; on ne doit donc en faire usage que modérément.

Parmi les fruits féculents sont rangés : les melons, les pastèques, etc. Ils offrent, en général, quand on n'en abuse pas une nourriture saine et agréable.

Le miel et le sucre sont les substances les plus nourrissantes. Notre organisme ne peut pas plus s'en passer qu'il ne se passe de sel.—Ils donnent de l'émbonpoint, et contribuent puissamment à activer la respiration.

C'est une erreur de croire que le sucre peut faire du mal, et l'on ne doit pas en priver les enfants, comme punition, puisque c'est nuire à leur santé.

On doit, au contraire, leur en donner en quantité suffisante pour satisfaire les exigences qu'a la nature à cet âge. Soyez certains d'une chose, c'est que l'usage modéré du sucre n'a jamais occasionné d'indigestion ni aux enfants ni aux vieillards.—Et Dieu sait si les uns et les autres l'aiment cependant !

Dr B

—:o:—

LA CONSCIENCE.

Un humoristique a dit :
La conscience est comme une paire de bottes ; vous sortez dans la rue, vous mar-

avec soin, évitant les flaques d'eau et de boue, cherchant à ne point maculer le vernis de vos chaussures ; mais, si par aventure vous êtes ébloué, si vos bottes, si bien cirées le matin, attrapent une seule maculature, au lieu de redoubler d'attention, vous marchez quittant les trottoirs, au milieu de la rue, et posez vos pieds en pleine boue. Il n'y a que la première tache qui coûte. Ainsi de la conscience !

—:o:—

MORT DE "L'HOMME DE FER."

On annonce la mort, à San-Francisco, de Michel Vincent, connu en France et un peu dans le monde entier, il y a quelques années, sous le nom "d'homme de fer."

Michel Vincent était en effet, un homme d'une force extraordinaire. Un des exercices qui lui valurent son surnom, consistait à lever un poids de nuit cents livres du sol à la hauteur de son épaule. Mais l'habitude qu'il avait prise de lever, cent fois par jour, un verre de whiskey de la "bar" à la hauteur de ses lèvres, l'a conduit à une mort prématurée.

—:o:—

VARIÉTÉS

X. a un tort ; c'est de toujours parler de sa vache. A l'en croire cette pauvre bête est la plus fine des créatures. L'autre jour il était chez un ami et l'importunait encore des grandes qualités de sa vache.

—Vous ne sauriez croire, ajouta-il, comme elle est intelligente ; elle me suit partout.

—C'est qu'elle vous prend pour son veau, répliqua l'autre.

.

" Procès gagné ruine le plaideur."

C'est un proverbe de Normandie où les gens sont experts en la matière.

Dans l'Indiana, la ruine vient avant qu'on ait le temps de perdre ou de gagner.

Mayfield et Featheringill, deux fermiers du comté de Floyd, étaient voisins, c'est-à-dire rivaux.

Un jour, la vache de Mayfield perdit sa clochette dans les bois.

Le fils de Featheringill la trouve. Mayfield l'apprend et demande la restitution de sa propriété.

Featheringill refuse.

—Qu'est-ce qui prouve que cette clochette soit celle de la vache à Mayfield ? Il n'y a pas que cette vache dans le pays.

Exploits, affidavits, avocats, etc., etc.

Mayfield contre Featheringill.

Riposte de Featheringill à Mayfield.

Les économies y passent, puis les champs, puis la ferme.

Aujourd'hui le procès durerait encore, mais les hommes de loi ne veulent plus faire "d'avances," et si nos deux hommes ne sont pas sur la paille, c'est qu'ils depuis longtemps la paille est vendue pour payer messieurs les huissiers.

.

Un magistrat priant un de ses collègues à dîner, l'invité répondit :

" Je vous invitais moi-même ; mais je crois que je n'ai rien de bon. Sais-tu, Lafleur, ce que j'ai ?

—Monsieur, vous avez une tête de veau."

Les malheurs d'un Homme heureux.

NOUVELLE.

Mais celui-ci, qui avait d'abord fait un pas vers l'équipage, venait de reculer; l'observation échappée à Durosoir l'avait froissé.

—Non, dit-il, je ne veux point vous retarder; le docteur me recommande d'ailleurs l'exercice...Mille grâces... Bien du plaisir.

Il salua, et, sans vouloir rien écouter, il enfila rapidement une ruelle tortueuse dans laquelle il eut bientôt disparu.

Cependant, au bruit de la voiture qu'il entendit partir, il ralentit le pas et hocha la tête.

—Je leur ai épargné la contrariété d'un détour et l'ennui de ma compagnie, pensa-t-il; mieux vaut fatiguer mes jambes que les chevaux d'autrui.

Il était retombé dans une de ses humeurs les plus noires, et tout lui était devenu sujet de dépit. Il lui semblait que les passants le regardaient d'un œil ironique, que ses connaissances le saluaient plus froidement; qu'on parlait de lui tout bas aux fenêtres en le montrant au doigt. Il voulut échapper à ce complot de malveillance, et il allongea sa route en évitant les rues les plus fréquentées.

Cependant le ciel s'obscurcissait d'instant en instant; le vent, qui s'était élevé, commençait à faire tourbillonner la poussière, et quelques gouttes de pluie avertirent M. Maigrin de prendre garde.

Il venait précisément d'atteindre l'extrémité du faubourg. Trop loin de chez lui pour revenir sur ses pas, il n'était pas encore assez près de la maison de Mme Armand pour braver l'averse qui se préparait; il se dirigea vers une petite boutique dont il connaissait la propriétaire, afin d'y chercher momentanément un abri; mais des éclats de rire l'arrêtèrent au moment où il allait atteindre le seuil. Plusieurs jeunes filles entouraient le comptoir; il s'imagina qu'elles le regardaient et que son embarras excitait leur gaieté. M. Maigrin se sentit rougir, et, rasant brusquement la boutique, il passa outre en pressant le pas. Être mouillé lui semblait moins déplaisant que de demander asile à des gens qui se raillaient de lui.

Il pensa d'ailleurs qu'en faisant diligence, il pourrait échapper à l'orage; mais, plus rapide que lui, l'orage ne tarda pas à éclater avec violence.

La pluie qui tombait à torrents eut bientôt traversé notre humoriste qui, au lieu de s'en prendre à ses folles susceptibilités, se mit à maudire les

autres en lui-même. Sans l'oubli de M. Lointier, cette visite à Mme Armand eût été remise; si les Durosoir ne fussent point venus, il serait encore au logis avec sa nièce; en lui offrant leur voiture de meilleure grâce, ils ne l'eussent point obligé à refuser, et les rires de quelques impertinentes l'avaient seuls empêché de trouver un abri chez la dernière marchande du faubourg! Il était donc mouillé par la faute de tout le monde; il y avait contre lui une véritable conspiration de froideur ou de malveillance; nul ne s'inquiétait de son plaisir, de son repos ni de sa santé!

Tout en roulant dans son esprit ces réflexions amères, notre homme piétinant dans les ornières transformées en ruisseaux. Enfin pourtant il aperçut le toit de Mme Armand, tourna par le petit sentier et alla frapper à la maisonnette.

Rien ne répondit! Il frappa de nouveau avec l'énergie d'un visiteur mouillé et mécontent: même silence! Un éclair traversa son esprit. Mme Armand serait-elle absente? Il ne pouvait le croire. La lettre dans laquelle il lui annonçait sa visite avait été écrite la veille, elle l'avait évidemment reçue, et s'était sans doute tenue pour avertie.

Il frappa de nouveau avec une sorte d'emportement.

Enfin une fenêtre s'ouvrit; mais c'était celle d'une maison voisine.

—Monsieur n'a que faire de heurter davantage, dit une vieille femme; il n'y a personne.

—Quoi! Mme Armand?... s'écria Maigrin.

—Est sortie depuis une heure, acheva la voisine.

Il ne put retenir une interjection de surprise.

—Une heure! répéta-t-il; mais alors elle avait reçu ma lettre... et elle ne m'a pas attendu!

—Fallait qu'elle sortit pour son procès, reprit la vieille femme.

—Comment cela?

—Elle m'a dit qu'elle allait consulter...

—Qui donc?

—M. Lenoir, le fameux avocat.

Maigrin lâcha le marteau de la porte qu'il avait continué de tenir jusque-là.

—Ah! Mme Armand est chez M. Lenoir! dit-il; très-bien, très-bien... Alors je n'ai pas besoin de la voir... En vous remerciant, Madame.

Il descendit le perron et rebroussa chemin vers la ville.

Mais ce dernier trait avait achevé de l'exaspérer.

—Sortie! murmurait-il tout en se secouant comme un chien qui sort de la rivière... quand je prends la peine de venir la visiter jusque dans son faubourg...Sortie pour consulter M.

Lenoir!...Ainsi elle n'a pas confiance dans mes conseils... elle doute de ma capacité...A la bonne heure!...Qu'elle se laisse conduire par un plus habile... mais que Dieu me punisse si je m'occupe désormais de ses affaires!

Tout en mandissant ainsi sa cliente infidèle, le vieux magistrat regagnait à grand-peine sa demeure, à travers la boue et les gouttières qui achevaient de se vider.

Il trouva à la porte du logis sa nièce et Henri qui descendaient de voiture, ravis de ce qu'on leur avait fait voir.

M. Durosoir, penché à la portière, le salua de la main.

—Pendez-vous, Maigrin, lui dit-il en parodiant le mot de Crillon, nous avons vu des merveilles, et vous n'y étiez pas.

—On vous attendait, ajouta Henri.

—M. Lointier avait écrit, acheva Caroline.

Maigrin sourit ironiquement, haussa les épaules, et, après avoir rendu leur salut aux Durosoir, il rentra avec sa nièce.

Celle-ci s'aperçut seulement alors de l'état dans lequel l'orage l'avait mis. Elle le laissa changer et courut allumer du feu au salon.

Lorsque son oncle y parut, elle avança le meilleur fauteuil devant le foyer et essaya un sourire; mais le front de notre humoriste était couvert de plus de nuages qu'un pic des Alpes par une matinée d'automne. Caroline plaça un tabouret sous ses pieds et alla prendre les vêtements mouillés pour qu'ils pussent sécher à l'autre côté du feu. Il y eut un assez long silence; enfin la jeune veuve se hasarda à demander des nouvelles de Mme Armand.

—Allez le demander à M. Lenoir! répliqua aigrement M. Maigrin.

—Ne l'auriez-vous pas rencontrée? s'écria Caroline.

—Eh! donc! reprit l'ancien juge; croyez-vous qu'on s'inquiète assez de moi pour rester au logis quand j'ai annoncé ma visite? Mme Armand était sortie.

—Est-ce possible! ainsi votre course a été inutile?

A continuer.

JOURNAL POUR TOUS

ALBUM LITTÉRAIRE.

Publié tous les Jendis à Ottawa, Ont.,

par P. NAP. BUREAU.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT:

Un an..... \$0.50
Six mois..... 0.25
Un numéro..... 0.01

L'abonnement est strictement payable d'avance.

Toutes lettres, envois d'argent, etc, devront être adressés au soussigné.

P. NAP. BUREAU,
170½ rue Sparks, Ottawa.